

**Cerovic, Masha. *Les Enfants de Staline. La guerre des partisans soviétiques (1941-1944)*. Paris: Seuil, 2018.**

« Leurs connaissances [des partisans] leur donnent la possibilité de se cacher dans des tanières et de réapparaître soudain à un autre endroit. Leur attachement à la nature a aiguisé leur oreille et leur œil et leur permet de plus facilement supporter les intempéries. Ils savent traverser des marécages qui sont pour nous infranchissables, dans lesquels ils savent exactement quel brin d’herbe soutiendra leur pied lorsqu’ils marchent. N’ayant pas besoin de beaucoup manger, ils restent capables de résistance malgré les pires privations. »<sup>1</sup>

« Nous vivions dans un labyrinthe d’étroites trouées dans la forêt, où la neige est un traître, avec l’obscurité au-dessus de nous. Dans le ciel froid gémissent les faîtes des pins. (...) Dans la forêt, on est à l’écoute de chaque bruit, on regarde tous les chemins, on épie chaque tournant. (...) Maison ? Ecole ? Est-ce que cela a existé ? Ici, le monde est autre. Le temps est autre. Une autre ère. La nuit, la forêt bruisse funestement. Les étoiles percent les yeux. »<sup>2</sup>

## **1. Les cartes de l’historien**

### **Gagner la guerre, perdre l’occupation : les conséquences de la guerre-éclair**

Du point de vue des rescapés de 1941, le chemin qui les mène aux partisans, au lieu du camp, de la collaboration ou de la potence, est le résultat d’un faisceau de circonstances extraordinaires, de bonne fortune et de choix individuels radicaux. Confondre la chance vécue, ressentie dans leur chair par les rescapés, avec la froide statistique que l’on construit une fois connu le résultat de ces multiples lancers de dés, réduire à des facteurs structurels la myriade de choix individuels répétés qui les constituent, serait non seulement trahir l’expérience de ces hommes, mais aussi manquer une clé fondamentale de sa compréhension. Néanmoins, si l’historien a parfois du mal à rendre compte de ces trajectoires individuelles dans toute leur épaisseur, il a le luxe de voir ce qui échappait à ceux qui étaient saisis dans le maelstrom de la guerre, à savoir les facteurs extérieurs qui déterminent l’éventail des choix possibles pour

---

<sup>1</sup> BA R 20 / 7, p.53.

<sup>2</sup> RGASPI f.625, op.1, d.27, p.15-17.

l'individu placé par le hasard des événements en un lieu et un moment déterminés. Un simple regard sur n'importe quelle carte allemande à partir de 1942 révèle que le mouvement partisan, résultat de milliers d'initiatives personnelles non coordonnées, est avant tout précisément situé dans l'espace de l'occupation, circonscrit même à une fraction des territoires occupés. L'espace des partisans est en effet défini par la combinaison de quatre critères : territoire de forêt, soviétique depuis 1921, conquis par le groupe d'armées Centre de la *Wehrmacht*, entre juin et octobre 1941. Il comprend la Biélorussie dans ses frontières de 1939, le nord-est de l'Ukraine et les régions frontalières russes de Brjansk et Smolensk.

Premier point commun des territoires partisans, le couvert forestier, propice à l'action de guérilla. Ces régions rurales de forêts souvent marécageuses sont d'autant plus difficiles à contrôler que le réseau routier y est faiblement développé et l'habitat extrêmement dispersé, fait d'un maillage lâche de villages, hameaux et fermes isolées très différent des gros bourgs agricoles, villes et centres industriels des terres noires d'Ukraine et du sud de la Russie. Sans forêt, pas de partisans – du moins en URSS pendant la Deuxième Guerre mondiale. Cet apparent déterminisme géographique résulte autant des avantages naturels du terrain que des politiques des occupants. Ils ont en effet intégré cette division structurelle ancienne de l'espace russe et soviétique entre terres noires et forêts dans leurs plans d'occupation. Ils se sont donné pour objectif de séparer les régions produisant un « excédent » de produits agricoles – le grenier à blé des terres noires, de l'Ukraine et du sud de la Russie – des régions dites « déficitaires », soit la zone de forêts, dont le « surpeuplement » postulé par les nazis doit être résorbé par une politique d'extermination, par la famine, de millions d'habitants.<sup>3</sup> Autrement dit, les nazis avaient prévu d'appliquer les politiques d'occupation les plus brutales précisément dans les régions les plus difficiles à contrôler, avec un personnel d'occupation réduit en nombre.

La forêt ne suffit pas à assurer l'ancrage de partisans. Celle-ci s'étend bien au-delà des limites de leur mouvement. Dans les territoires annexés par l'URSS entre 1939 et 1941 (Pologne orientale, pays baltes), l'histoire des résistances aux occupations des années 1940 est fondamentalement différente ; le mouvement partisan soviétique, là où il a existé, est tardif et d'origine exogène. Mais des différences notables existent même entre les zones forestières rurales anciennement soviétiques. Il est inutile de chercher dans les statistiques des victimes de la terreur stalinienne des différences subtiles entre telle et telle région de Russie ou d'Ukraine pour expliquer ces variations.<sup>4</sup> Pour lire la carte du mouvement partisan au printemps 1942, il

---

<sup>3</sup> Cf. C. GERLACH, *Kalkulierte Morde, op. cit.*, p. 44-59.

<sup>4</sup> Cet argument répandu semble avant tout être une interprétation à rebours : ceux qui ont le plus résisté aux nazis devaient être les moins hostiles aux Bolchéviks, donc devaient avoir moins souffert pendant l'entre-deux-guerres,

suffit de superposer celle des forêts à une seule autre, celle du trajet du groupe d'armées Centre de la *Wehrmacht* en 1941. Les forces allemandes sont, en 1941, réunies en trois groupes d'armées, Nord, Centre et Sud, regroupant chacun deux à six armées, rassemblant à leur tour cinq à six divisions. Le groupe d'armées Centre, fer de lance de l'opération Barbarossa, avec comme objectif la prise de Moscou, applique pleinement la tactique de *Blitzkrieg*. Celle-ci consiste en une avancée aussi rapide que possible des troupes derrière les divisions motorisées blindées, qui débordent les forces ennemies pour les encercler, les forcer à la reddition, et éviter ainsi de s'enliser en de longues et coûteuses batailles frontales. Les artisans de la guerre-éclair avaient néanmoins, comme souvent, sous-estimé les conséquences de leurs choix stratégiques sur l'occupation consécutive à l'invasion. D'une part, dans le sillage des combats et de la retraite désordonnée de l'Armée rouge, une quantité considérable d'armes a été abandonnée dans les territoires traversés. Même si les Allemands s'efforcent de les récupérer, il leur est impossible d'assurer un désarmement rapide des régions forestières, les moins accessibles. D'autre part, le *Blitzkrieg*, par sa nature même, signifie que dans un laps de temps très bref, des millions de soldats ennemis se sont retrouvés derrière les lignes ennemies. Le groupe d'armées Centre, dans sa marche forcée vers Moscou, a pleinement appliqué cette stratégie et donc enchaîné, des mois durant, de grandes manœuvres d'encercllement et débordement des troupes soviétiques. C'est pourquoi il a fait près d'un million et demi de prisonniers en six mois. Le groupe d'armées Sud en avait certes capturé près d'un million, mais plus des deux tiers de ce total sont concentrés dans la seule bataille de Kiev en septembre. Le groupe d'armées Nord a capturé à peine plus de quatre-vingt mille soldats ennemis sur la même période.<sup>5</sup> A chaque encerclement où le groupe d'armées Centre capture deux cent, trois cent, quatre cent mille soldats, il suffit que quelques pour cent d'entre eux échappent aux mailles du filet ou s'évadent de captivité, des dizaines de camps de transit, des marches, pour que les Allemands se retrouvent avec des milliers d'anciens soldats en territoire occupé. Ce sont justement ces « encerclés », les *encerclés*, comme on

---

et vice-versa. Il a été repris par exemple par Barbara Leslie EPSTEIN, *The Minsk Ghetto, 1941-1943: Jewish Resistance and Soviet Internationalism*, Berkeley, University of California Press, 2008, p. 190. Il faut cependant relever que contrairement à ce que suggère l'auteur, la pauvreté générale des paysans biélorusses et la rareté de véritables paysans riches, ou « koulaks », n'ont pas évité le traumatisme de la « dékoulakisation » à la Biélorussie, sans compter les victimes des opérations « nationales » dans les territoires frontaliers des années trente et, bien entendu, les victimes dans les territoires annexés en 1939. Terry Martin a ainsi noté que les Biélorusses sont très fortement surreprésentés parmi les victimes des opérations de masse de la Grande terreur : il s'agit proportionnellement du deuxième groupe national le plus touché, derrière les Polonais, loin devant les Ukrainiens (Terry MARTIN, « The origins of Soviet ethnic cleansing », *Journal of Modern History*, 1998, vol. 70, n° 4, p. 813-861, p. 856]. Etant donné le niveau de violence étatique des années trente et quarante dans tous les territoires concernés, il semble difficile d'arguer que les comportements de la population sous l'occupation sont dictés par une sorte de calcul froid de la souffrance et de gradation macabre des tragédies, où les Biélorusses auraient moins souffert des bolcheviks et les Ukrainiens des nazis par exemple.

<sup>5</sup> C. STREIT, *Keine Kameraden*, op. cit., p. 83.

appelait ces soldats, qui ont formé la colonne vertébrale du mouvement partisan. En Biélorussie centrale, les partisans à l'été 1942 sont ainsi massivement recrutés parmi les « encerclés » de la 10<sup>ème</sup> armée soviétique, qui, basée à Bialostok en juin 1941, a subi le gros de l'assaut du groupe d'armées Centre dans les premiers jours de la guerre. Dans les forêts de Brjansk, un des bastions des partisans, le cœur du mouvement est constitué par les hommes de la 13<sup>ème</sup> armée, encerclés à Brjansk et Vjaz'ma au mois d'octobre 1941. Pas de combats en 1941, pas de partisans au printemps 1942 : dans les forêts marécageuses de Polésie, où le terrain se prête parfaitement à la guérilla, mais si difficiles d'accès que les armées les ont contournées en 1941, le mouvement partisan ne se développe qu'à partir de la fin 1942, sous impulsion extérieure, quand de puissantes brigades venues de la région de Brjansk y trouvent refuge.

Enfin, la géographie fine des partisans est influencée par la complexité du découpage territorial et juridictionnel imposé par les Allemands, en application d'un mélange de logiques économiques et militaires, fruit des projets d'exploitation coloniale nazis et des circonstances. Sans lien avec les réalités administratives soviétiques ou l'histoire de ces régions, de multiples frontières, en un apparent arbitraire typiquement colonial, sont mises en place entre les zones d'occupation allemande.<sup>6</sup> Elles créent de nouvelles réalités, qui viennent se superposer aux frontières désormais « fantômes » du passé russe et soviétique. C'est à l'ombre de toutes ces frontières que les partisans viennent se nicher. A l'origine, les plans nazis prévoyaient de diviser l'URSS en quatre « commissariats impériaux », les *Reichskommissariate* (RK) *Ostland*, Ukraine, Moscovie et Caucase. La conjoncture militaire ne permet l'établissement que des deux premiers. L'*Ostland* regroupe, en une mosaïque incohérente, les pays baltes et la moitié occidentale de la Biélorussie ; le commissariat d'Ukraine comprend l'Ukraine jusqu'au Dniepr, puis une partie de la rive gauche du fleuve, sans la Crimée. Aucune frontière soviétique n'est respectée, à l'exception de celles des pays baltes, uniques pays d'Europe orientale à conserver leur intégrité territoriale, quoiqu'au sein de l'*Ostland*. En Ukraine occidentale, l'ancienne frontière impériale austro-russe est rétablie, avec le rattachement de la Galicie orientale au Gouvernement Général de Pologne, qui réintègre aussi la région de Bialostok, annexée en 1939 à la Biélorussie. La région d'Odessa, entre le Bug méridional et le Dniestr, ou « Transnistrie », est sous occupation roumaine. La frontière entre les deux commissariats impériaux passe au nord du Pripet. Le commissariat d'Ukraine inclut donc une partie de la Polésie biélorusse, dont les villes de Mozyr', Pinsk et Brest, de part et d'autre de la frontière polono-soviétique. Enfin, les capitales des deux commissariats se trouvent à Rovno [Rivne] et Riga, lesquelles ne sont en

<sup>6</sup> Pour une discussion de « l'absurdité » des frontières administratives allemandes en Biélorussie, voir C. GERLACH, *Kalkulierte Morde, op. cit.*, p. 177-180.

aucun cas des centres historiques de gouvernement dans ces régions. Les commissariats impériaux sont divisés en commissariats généraux (GK), dont le GK *Weißruthenien*, le commissariat général de « Biéloruthénie », en charge de la Biélorussie sous administration civile.

La plus grande partie des territoires soviétiques conquis reste cependant sous administration militaire, en une improvisation permanente, puisque sa nécessité temporaire aurait dû être abolie par la victoire rapide contre l'URSS. En Biélorussie, la frontière entre zones sous administration civile et militaire forme une ligne parfaitement arbitraire, qui commence par suivre l'ancienne frontière polono-soviétique et la ligne Staline au nord, avant de dériver vers l'ouest, sans raison apparente. Les territoires sous administration militaire n'appartiennent pas à une juridiction unifiée, mais restent divisés en une constellation de zones qui sont une projection spatiale de l'organisation interne de la *Wehrmacht* sur le front de l'Est.<sup>7</sup> Chaque division administre les territoires à proximité immédiate du front, puis les armées prennent chacune en charge leur zone d'occupation, dirigée par un *Koriück\** (*Kommandier des rückwärtigen Armeegebiets*), « commandant de l'arrière ». Au-delà, on arrive dans les zones sous juridiction des groupes d'armées, donc des trois *Berück\** (*Befehlshaber des rückwärtigen Heeresgebiets*), « commandants des arrières de l'armée de terre », Nord, Centre et Sud. Le territoire conquis par le groupe d'armées Centre en 1941 est donc partagé, pour l'essentiel, entre le commissariat général de Biélorussie et une série de zones sous administration militaire.

Des armes disponibles, des hommes formés et habitués à les manier, qui plus est personnellement en danger sous l'occupation, un terrain favorable, une politique d'exploitation coloniale particulièrement brutale, sans unification ni coordination des autorités chargées de l'administration de ces territoires : ce faisceau de circonstances dessine la géographie du mouvement partisan tel qu'il émerge en 1942. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas eu, partout, des individus isolés, des petits groupes, pour s'opposer aux occupants, mais il suffit que manque une de ces conditions pour qu'ils échouent, souvent au prix de leur vie, à transformer leurs initiatives individuelles en résistance armée implantée.

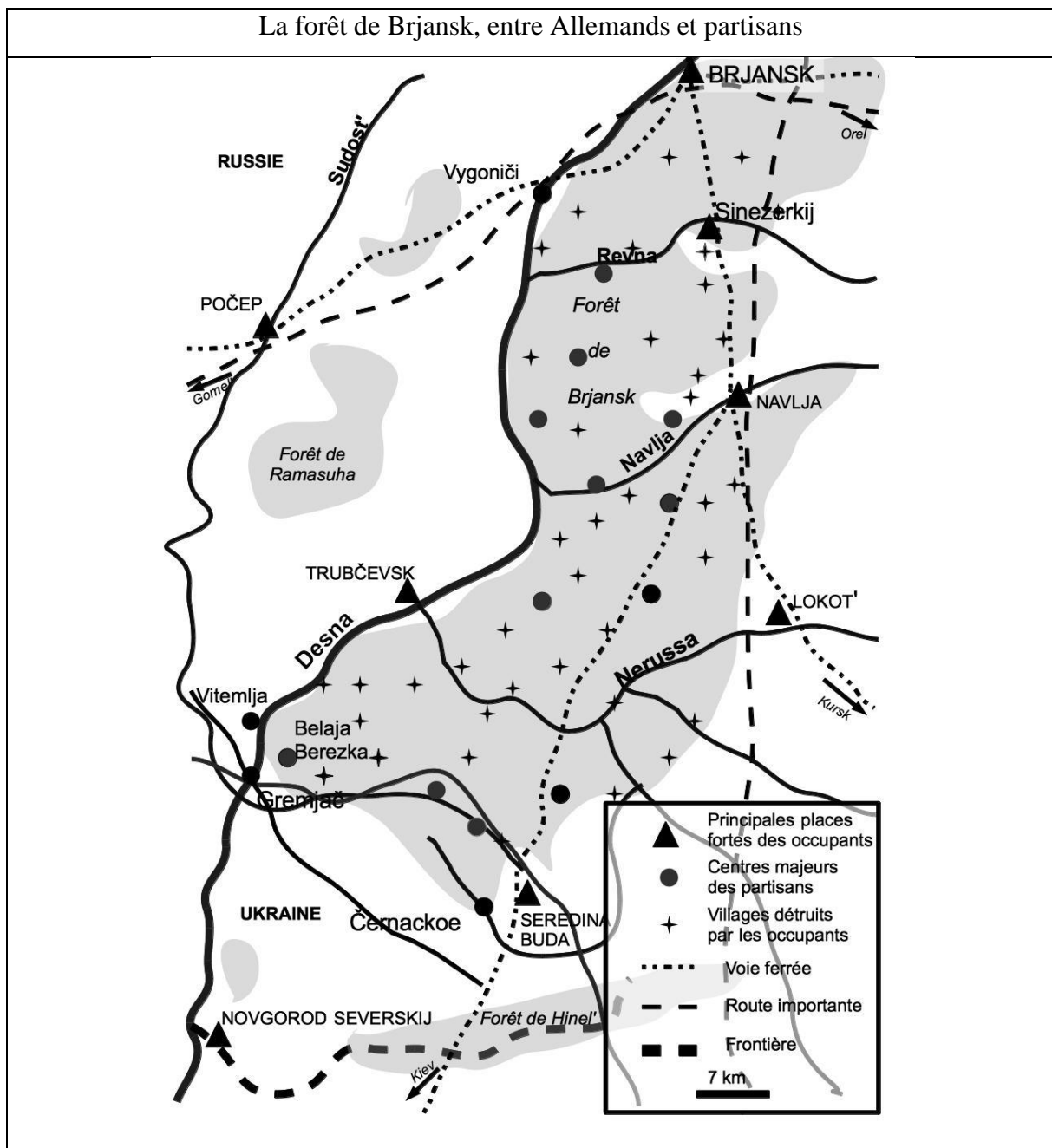
---

<sup>7</sup> Cf. Christian HARTMANN, *Wehrmacht im Ostkrieg: Front und militärisches Hinterland 1941/42*, München, Oldenbourg Wissenschaftsverlag, 2009.

## 2. Espace vécu, imaginaire, construit : les cartes des acteurs

### Un archipel de forteresses : les territoires des partisans

La région de Brjansk en offre un exemple. Les camps de partisans y constituent un vaste réseau. Celui-ci est structuré autour de la « forêt de Brjansk », plus précisément du massif s'étendant au sud de cette ville, avec deux forêts satellites, celle de Ramasuha à l'est, sur la rive droite de la Desna, et celle de Hinel' au sud-ouest, où sont installées les brigades ukrainiennes jusqu'à leur départ en raid à l'automne 1942.



Jusqu'à l'été 1942, les partisans maîtrisent plusieurs têtes de pont sur la rive droite de la Desna. Les Allemands détruisent eux-mêmes les ponts de la Desna, pour essayer, sans succès, de fermer aux partisans l'accès à la zone entre la Desna et la Sudost'. Une des portes du territoire partisan est le pont de Vitemlja, à la pointe sud-ouest, où est organisé un point de collecte et de distribution pour le ravitaillement des unités, tout en servant de point de départ pour les raids partisans vers le sud-ouest. Détruit par les Allemands après un long combat à la mi-juillet 1942, le pont est immédiatement reconstruit par les partisans. Une nouvelle tentative des Allemands de détruire le pont le 31 août 1942 se solde par un échec cuisant, qui leur coûte 15 morts et 64 blessés.<sup>8</sup> Les frontières « naturelles » des fleuves et rivières sont fortifiées par les partisans en une série de barrières protégeant le cœur de la zone des partisans, entre la Navlja et la Nerussa. Des systèmes de tranchées et fortifications successives construisent ce bastion des partisans, rendant pratiquement inaccessibles aux tiers les véritables centres du pouvoir local.

### *Le camp de forêt, ville capitale*

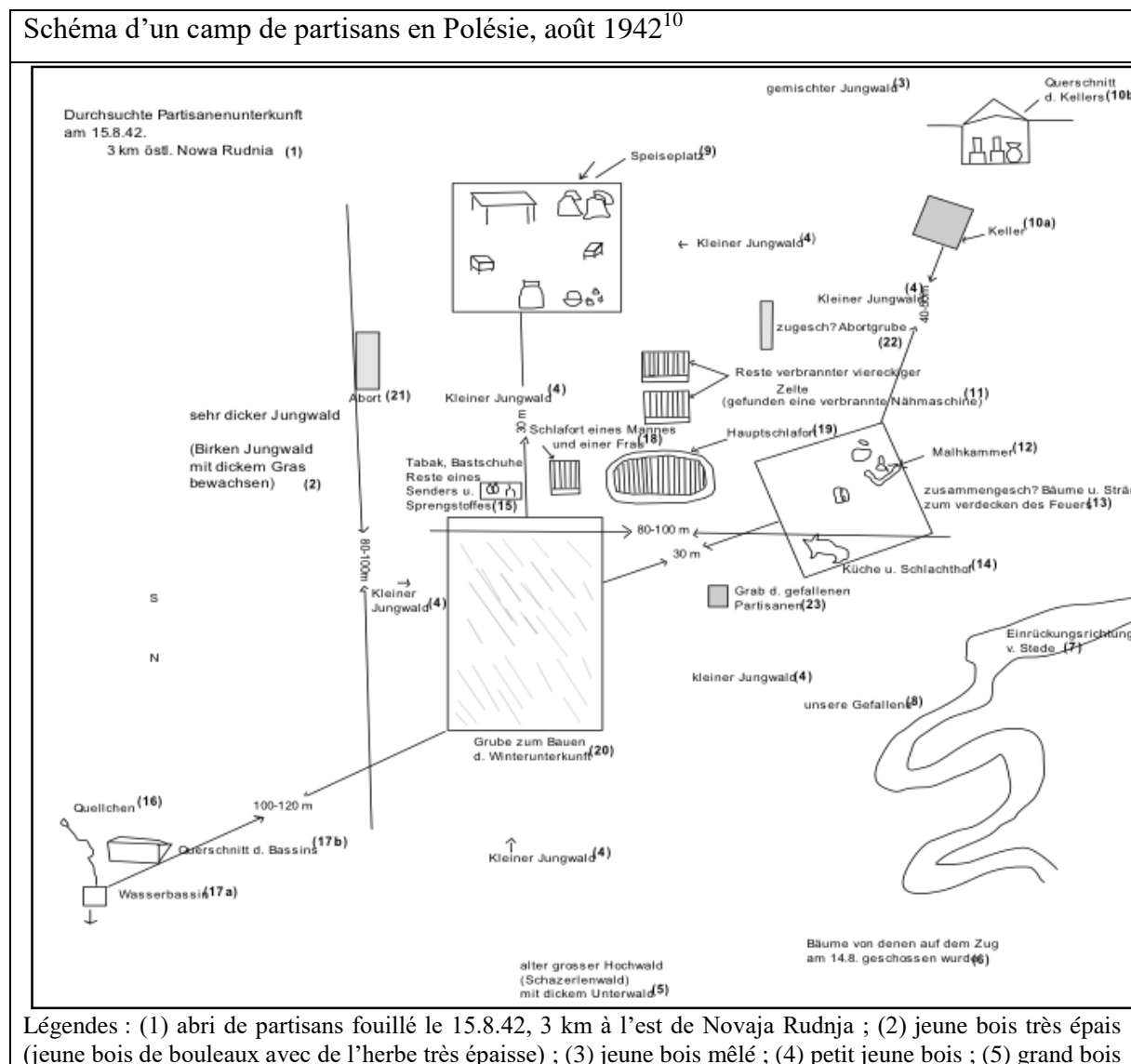
Chaque brigade structure ainsi son territoire, organisé autour de la forteresse du camp de forêt. Son emplacement est soigneusement choisi pour tirer au mieux profit du terrain, de telle sorte que le camp soit camouflé et protégé, mais aussi facile à évacuer dans l'urgence, en un endroit sec et légèrement surélevé pour protéger des inondations, mais à proximité d'une source d'eau potable. Il peut être adossé à une rivière, ou installé sur une île dans les marécages, dans un massif forestier dense ; les partisans s'efforcent de ne laisser qu'une seule voie d'accès, camouflée, par exemple à travers les marécages. L'été, les camps sont faits de *šalaši*, huttes provisoires construites avec des branchages et de l'écorce de sapin ou de bouleau, qui protègent peu du vent et de la pluie, à moins d'être recouvertes par une toile de parachute par exemple. Les *zemljanki*\*\* sont utilisées surtout en hiver. Il s'agit d'abris semi-enterrés qui accueillent en général entre dix et trente hommes. Une fosse d'un à deux mètres de profondeur est creusée à l'abri des arbres avant que la terre ne gèle, camouflée par des feuilles et des branchages, au point d'être pratiquement invisible à qui en ignore l'existence. Elle est aménagée avec un ameublement sommaire, un poêle de chauffage de fortune, et des lits de branchage et de foin, éventuellement séparés par un « rideau » de l'espace de vie commune.

L'organisation spatiale de l'espace du camp en lieu de vie commune apparaît dans le schéma d'un des camps de l'unité d'El'sk, situé à côté de Novaja Rudnja, à la frontière entre la

---

<sup>8</sup> BA-MA RH-22 / 31, p.33, 112-118, RGASPI f. 69, op.1, d.28, p.146.

Biélorussie et l'Ukraine, en Polésie, à vingt-cinq kilomètres environ au sud-sud-est d'El'sk. Il montre le camp tel que l'a trouvé une compagnie du 25<sup>ème</sup> bataillon d'auxiliaires lettons, lors de son attaque le 15 août 1942.<sup>9</sup> Le bataillon est à la recherche de deux de ses soldats disparus dans une escarmouche la veille, dont ils retrouvent les corps à proximité du camp, avec une balle dans la tête et une en plein cœur (n°8 de la légende).



<sup>9</sup> RGASPI f.69, op. 1, d. 164, p.257-258, donne la version et le contexte soviétiques des événements décrits dans le rapport allemand ici utilisé : l'unité d'El'sk est active depuis mars 1942 ; les occupants ont incendié, d'après les partisans, 704 maisons de 11 villages situés à une dizaine de kilomètres à l'ouest du camp ici attaqué et tué 916 habitants les 19-20 juillet 1942, en réponse à une attaque des partisans, à la suite de quoi toute la population villageoise de la région est partie se réfugier en forêt. Les partisans notent que lors des escarmouches des 13-15 août 1942, qui n'ont pas eu d'impact notable sur leur activité, ils ont pu s'échapper sans pertes grâce à l'aide des civils, qui les ont prévenus, guidés et approvisionnés. L'unité est essentiellement composée de paysans locaux. La région reste un bastion partisan jusqu'à la libération, malgré les opérations allemandes répétées. La brigade de Kovpak s'y installe notamment à la fin du mois de novembre 1942, entraînant le retrait de la garnison allemande de la station de Slovečno, à cinq kilomètres de Novaja Rudnja, en décembre 1942.

<sup>10</sup> Schéma reproduit à partir de celui, difficilement lisible et manuscrit, en UŠMM RG-18.002M, rouleau 9 (copies venant des Archives d'Etat de Lettonie, R82, op.1, d.38). Les annotations originales sont en allemand et en russe (pour des raisons de lisibilité, la version russe n'a pas été retranscrite).



ancien et haut (bois d'aulnes avec un sous-bois épais) ; (6) arbres depuis lesquels on a tiré sur la compagnie le 14.8. ; (7) direction d'arrivée de Stede [l'officier en charge de la compagnie] ; (8) nos morts ; (9) lieu des repas ; (10a) cave ; (10b) coupe transversale de la cave ; (11) restes de tentes rectangulaires brûlées (trouvé – une machine à coudre brûlée) ; (12) garde-manger ; (13) arbres et arbrisseaux pour cacher le feu ; (14) cuisine et abattoir ; (15) tabac, chaussures bricolées, restes d'une radio et d'explosifs ; (16) petite source ; (17a) réservoir d'eau ; (17b) coupe transversale du réservoir ; (18) lieu pour dormir pour un homme et une femme ; (19) lieu principal pour dormir ; (20) fosse pour la construction de l'abri d'hiver ; (21) toilettes; (22) fosse d'excréments fermée ; (23) tombe des partisans tombés.

L'auteur du schéma a méticuleusement relevé la situation du camp : une rivière (affluent de la Slovečna, qui se jette dans le Pripjat') à l'ouest, une forêt d'aulnes « ancienne et haute avec un épais sous-bois » au nord, un épais bois de bouleaux à l'est, encadrent le camp, qui se trouve dans une zone de petit bois jeune, à proximité immédiate d'une source d'eau potable. Le cœur du camp, encore en cours de construction, est formé par les « habitations » des partisans, avec un emplacement séparé pour un couple, probablement le commandant et sa compagne. Selon le rapport allemand, ces installations auraient accueilli une trentaine de personnes ; la *zemljanka*\* qui doit servir pour l'hiver est déjà bien avancée, la fosse creusée et renforcée par des poutres. Autour se trouvent les lieux de vie – cuisine, abattoir, garde-manger, lieu pour les repas – ainsi qu'une deuxième *zemljanka*\*, légèrement à l'écart, pour entreposer la nourriture. Enfin, les tombes des partisans entourent les lieux d'habitation. Le camp forme donc un espace cohérent, structuré, délimité par des lignes de défense fortifiées, comme en témoigne cette autre description par les Allemands d'un camp, cette fois-ci achevé et perfectionné, découvert dans la forêt de Brjansk lors de la grande expédition *Zigeunerbaron* en mai 1943 :

« Les installations militaires étaient construites sur un schéma en étoile, pour permettre une défense dans toutes les directions. D'une tranchée continue sortaient des créneaux de protection pour les tireurs, avec des refuges couverts pour deux hommes, servant d'abris anti-artillerie. Aux endroits tactiquement propices de cette défense circulaire étaient aménagées des positions de combat plus importantes, dissimulées, avec des meurtrières de tir, avec une surface au sol de 2 x 3 mètres. Au centre du camp se trouvaient des lieux d'habitation souterrains pour 20 – 30 hommes, des abris pour la cuisine, le cordonnier, le tailleur et le linge, ainsi que des saunas épars. Toutes les installations étaient bien camouflées. A l'intérieur et à l'extérieur du camp étaient enterrées des provisions, bien camouflées. »<sup>11</sup>

Ces camps à proprement parler, ici décrits, ne sont en réalité qu'une fraction du « camp » d'une brigade, qui est en fait un réseau beaucoup plus étendu s'inscrivant dans un système de « zones » de partisans. Le camp de la brigade de Mel'nik à l'automne 1942, par exemple appartient au système des forêts de Brjansk.<sup>12</sup> Il s'étend sur environ 25 km<sup>2</sup>. Les trois

<sup>11</sup> BA-MA RH-19 II / 176, p.73.

<sup>12</sup> J. I. MEL'NIK, *554 dnja partizanskoj vojny: dnevnik, dokumenty, op. cit.*, p. 18.

*zemljanki*\*\* centrales accueillent l'état-major de la brigade et le poste radio. Les trois unités qui composent la brigade sont, elles, installées dans des camps situés à environ une demi-heure à cheval du centre. Le tout est ceinturé par une double ligne de défense, une ligne circulaire de trente-six positions de tirs fortifiées doublée, sur le flanc sud exposé à l'ennemi, en parallèle de la frontière ukrainienne, d'une deuxième ligne de quinze positions fortifiées. Cinquante-cinq *zemljanki*\* – dont au moins une cuisine, un dispensaire et un bain – ont été initialement construites pour accueillir environ sept cents partisans, mais les partisans continuent de creuser de nouvelles *zemljanki*\* jusqu'au début du mois de décembre – le dernier moment avant que la neige et le gel ne rendent impossibles les travaux – pour accueillir les cinq cents nouvelles recrues arrivées en novembre.

Le plan adopté, la hiérarchisation de l'espace, la répartition des lieux de vie et de culture, tout participe d'un processus de domestication de l'espace sauvage de la forêt, pour symboliquement y amener la ville.<sup>13</sup> Ces villes paradoxales, invisibles, souterraines, se bâtissent à partir d'une inversion radicale des structures de l'espace civil et civilisé. Dans un espace hostile, impénétrable, ces forteresses du monde partisan ne se révèlent qu'aux initiés :

« Nous entrons dans la forêt. Voilà que nous attendent les camarades envoyés par l'unité pour nous rencontrer (...). Le chemin est plein de nœuds et de zigzags, passant tantôt à travers une forêt impénétrable de puissants chênes, tantôt par les jeunes pins (...). Les chemins des serpents, à peine visibles, passent entre les arbres, ils mènent à la capitale de cette république – le camp de partisans. Personne alentour, mais regardez d'un œil de partisan et vous verrez. Des avant-postes, des patrouilles, des sentinelles, des guetteurs. »<sup>14</sup>

Ce centre invisible, enterré, polarise le territoire partisan. En Polésie, Vinnik note que le commandant d'une unité voisine « a créé dans la forêt toute une ville-camp (...) ; tous les jours des dizaines de charrettes chargées de foin viennent ici. »<sup>15</sup> Au cours de l'année 1943, les zones des partisans transforment de plus en plus profondément les forêts autour desquelles elles se structurent. Les camps sont reliés entre eux par des routes, des courriers réguliers, voire même par réseau téléphonique<sup>16</sup>. Au printemps 1944, la zone d'Ušači-Lepel' a été complètement réorganisée en un territoire de forêt autonome, « civilisé » :

« Parmi les installations industrielles, fonctionnent 6 moulins, avec une capacité de production de 25 tonnes de farine par jour. Ils pourvoient aux

---

<sup>13</sup> Cf. à propos de l'unité des frères Bel'skij : Mary Ann Steane, "Invisible City: a Jerusalem in the Forest?" *Journal of Architecture* vol. 12 / 1, Février 2007, pp.37-56.

<sup>14</sup> CDAGOU f.66, op.1, d.46, témoignage de P. Ya. Himič (brigade de Naumov), avril 1944, sur son arrivée chez les partisans.

<sup>15</sup> NARB f.750, op.1, d.130 (non paginé).

<sup>16</sup> NARB f.1450, op.4, d.10, p.4, brigade *Železnjak* (le réseau téléphonique entre les brigades est opérationnel au printemps 1943).

besoins des partisans et desservent la population locale. Fonctionnent 2 fabriques de goudron / térébenthine, avec une capacité de production de 200 litres par jour (essentiellement de la graisse pour les armes et du liquide explosif pour la lutte anti-chars) ; un atelier de poterie qui sert aussi en partie à la population, en produisant des biens de première nécessité ; il y a 80 forges et ateliers métallurgiques, dont 20 travaillent au service de la population, réparant le matériel agricole et les moyens de transport, le reste sert aux réparations d'armes et à la production d'armes blanches (poignards, dagues, baïonnettes, piques). Il y a près de 60 peausseries (primitives artisanales). Ces ateliers travaillent les peaux pour faire des bottes et le cuir non tanné pour faire des harnais. Les ateliers de menuiserie-tonnellerie travaillent, à grande échelle, à fabriquer des skis et réparer télègues et traîneaux. (...) Il y a un hôpital et des bains. »<sup>17</sup>

S'il ne faut probablement pas prendre au mot les chiffres de ce rapport, qui n'est pas sans rappeler le style administratif des rapports sur l'industrie dans les années trente, ils révèlent l'ampleur l'organisation mise en œuvre autour du camp partisan.

Ces « villes » de forêt paradoxales forment des forteresses interdites et cachées. La logique de subversion des normes spatiales sur laquelle elles reposent apparaît dans la légende de *Kopaj-gorod* (« Creuse-la-Ville »), « capitale des forêts de Hinel' », telle que la rapporte Inčín. Dans le récit qu'en aurait fait Naumov lors d'un bivouac, cette « ville » est installée « précisément là où se croisent les chants des coqs de trois provinces ». Cette indication, qui donne sa tonalité légendaire au récit, renvoie aussi à la situation de cette forêt à la frontière des provinces de Kursk, Orel et Černigov dans l'empire russe jusqu'en 1920, devenue frontière russo-ukrainienne. Elle souligne aussi symboliquement la marginalité géographique et politique du site, au centre de nulle part, pour ainsi dire. Alors que fatigués, dans le froid, l'hiver venu, au milieu des arbres nus, les partisans s'apprêtent à creuser des refuges de fortune,

« les coqs donnèrent de la voix et nous rappelèrent nos chaudes maisons, ils nous ramenèrent à la raison. Et nous avons pris dans les villages les maisons vides, et nous y avons ajouté les maisons prises aux policiers. Nous avons enterré ces maisons entières. (...) Et pour que d'au-dessus, on ne nous remarque pas, vous y croyez, vous ? nous avons recouvert le tout d'un plancher de cinq chênes. (...) Et au sommet, nous avons planté un sapin. (...) Nous n'avons pas installé nos maisons enterrées au hasard, mais intelligemment, selon un plan, pour tenir une défense circulaire ; des rues partaient de façon concentriques (...). Et nous n'avons pas que des maisons d'habitation dans notre Kopaj. Nous avons pensé aussi à nos autres besoins. (...) Notre ville n'était pas seulement un lieu d'habitation, mais la capitale de la région. »<sup>18</sup>

---

<sup>17</sup> NARB f.1450, op. 2, d. 1038, p.4.

<sup>18</sup> A. I. INČIN, *Partizanski harakter*, op. cit.

Inčín commente ainsi ce récit : « tout y était juste. Tous nos efforts infernaux, notre vie quotidienne, notre savoir-faire y prirent un sens nouveau, insaisissable, mais très agréable au cœur ». En effet, ce récit dégage le « sens » de cette organisation spatiale aberrante. La surface est devenue souterraine, le plancher un toit, la vie sociale transférée dans les confins forestiers. De la nécessité, ces hommes chassés des villes et des villages font leur fierté : ils ne sont pas des fuyards, des exilés, mais les architectes « raisonnés » d'une « ville » invisible, apprivoisant le sauvage, soumettant symboliquement la nature à l'action humaine. La forêt est transformée, produite comme espace politique et social par les partisans qui s'en rendaient maîtres. A l'issue de cette inversion complète, matérielle et symbolique, des normes du temps de paix, le camp devient « capitale » d'une république, le centre d'un territoire structuré, hiérarchisé, en un mot, souverain.

### *Aux frontières de la souveraineté*

La brigade *Železnjak* dans le district de Begoml', exemple particulièrement bien documenté, montre comment le contrôle du territoire et des populations permet de construire le fief partisan. Trois ordres de novembre 1942 posent les bases de cette souveraineté. Le premier impose un recensement de tous les soldats et officiers de l'Armée rouge résidant en territoire partisan ; ils doivent se faire enregistrer au village de Vetčė<sup>19</sup> Ce recensement partiel de la population permet d'identifier des recrues potentielles, tout en obligeant le groupe le plus à même de contester les partisans à se plier à leur « gouvernement » (ou à partir). Les deux autres textes instaurent un contrôle étroit de la population civile. Pour réguler la vie économique de la zone, « dans les zones d'action des unités, il est interdit à la population de se déplacer entre les villages et vers les zones où se trouvent des garnisons ennemies. »<sup>20</sup> Les déplacements à l'intérieur de la zone doivent être autorisés par les starostes des villages, la sortie du territoire n'est possible qu'avec un laissez-passer du commandant partisan. En préparation d'une offensive ennemie, le contrôle est renforcé à partir du 22 novembre 1942. Pour éviter l'infiltration d'espions, il est ordonné « de vérifier tous les déplacements et d'arrêter toute personne suspecte (...). Tous ceux qui arrivent depuis les lieux où sont installées les garnisons allemandes ou se rendent dans leur direction sont à traiter comme des espions allemands »<sup>21</sup>. L'application de ces mesures repose sur un étroit maillage du territoire, par les partisans aux

---

<sup>19</sup> NARB f.1450, op.4, d.166, ordre n°20, 2 novembre 1942.

<sup>20</sup> NARB f.1450, op.4, d.166, ordre n°26, 12 novembre 1942.

<sup>21</sup> *Id.*, ordre n°39, 22 novembre 1942.

frontières, par les autorités villageoises à l'intérieur. Cette administration est étoffée à partir de janvier 1943, après la prise de Begoml', le chef-lieu du district. Est alors nommé à Begoml' un « commandant militaire », analogue d'un commandant de garnison, hiérarchiquement subordonné au commandant de la brigade. Toute la population de la ville doit se faire enregistrer, « avec apposition d'une marque sur les passeports » - ce qui présente le double avantage de permettre aux partisans de recenser et identifier la population, et de compromettre les habitants, qui ne pourraient plus jamais présenter leur passeport à un Allemand ou un policier. Un couvre-feu est instauré de 20 heures à 7 heures du matin ; des postes de contrôle sont placés aux portes de la ville, qu'on ne peut franchir qu'avec un mot de passe ou un laissez-passer. La police intérieure de la ville est assurée par des « groupes d'autodéfense » organisés par rue.<sup>22</sup> Des groupes d'autodéfense sont aussi organisés dans les villages, pour seconder les starostes dans leurs missions. En février 1943, un nouveau recensement touche tous les hommes en âge de combattre (de 18 à 46 ans) dans la zone.<sup>23</sup> L'opération de recensement est poursuivie en mai 1943, lorsque toute la population rurale – composition des foyers, statut, surfaces cultivées et cultures – est recensée, pour planifier les travaux agricoles.<sup>24</sup> A l'automne 1943, la menace d'une nouvelle offensive allemande motive un nouveau renforcement des contrôles et de l'appareil administratif. Un recensement complet des ressources et populations est ordonné avant la proclamation, le 25 septembre, de la « loi martiale » dans la région : la circulation des civils à l'intérieur de la zone est soumise à l'autorisation des commandants d'unité, un couvre-feu nocturne général est mis en place, des commandants sont nommés dans les villages frontaliers avec pour mission de « contrôler et vérifier les documents de tous les passants ainsi que des habitants des villages en question ».<sup>25</sup> Le 7 octobre 1943, cette organisation est couronnée par la mise en place de « commandants partisans », dans toute la zone, chapeautant les autorités villageoises.<sup>26</sup> Enfin, tout contact avec les « districts de Biélorussie occidentale » est strictement interdit à partir du 25 septembre 1943. En effet, le territoire de la brigade *Železnjak* se trouve le long de la frontière polono-soviétique de 1939 ; une frontière-fantôme dont la réalité n'a pas disparu après l'annexion de la Biélorussie occidentale par l'URSS. La brigade *Železnjak* s'est ainsi lentement construit un territoire cohérent, contrôlé par un appareil administratif complexe.

---

<sup>22</sup> NARB f.1450, op.4, d.166, ordre n°45, 5 janvier 1942.

<sup>23</sup> NARB f.1450, op.4, d.166, ordre n°57, 12 février 1943.

<sup>24</sup> NARB f.1450, op.4, d.166, ordre n°88, 7 mai 1943 (daté par erreur du 7 avril 1943).

<sup>25</sup> NARB f.1450, op.4, d.166, ordre n°168, 25 septembre 1943, complété par l'ordre n°173 du 7 octobre 1943, qui précise le rôle des commandants de villages.

<sup>26</sup> NARB f.1450, op.4, d.166, ordre n°173, 7 octobre 1943 ; l'ordre précise aussi le rôle des commandants de villages.

Dicté par les circonstances, ce processus obéit néanmoins à une stratégie systématique de contrôle de la population, conjuguant étroitement les objectifs militaires et policiers avec une politique de gestion des ressources économiques, selon des logiques familières des Soviétiques. A défaut de politique unifiée, chaque zone de partisans met en place ses propres institutions, mais le même type d'organisation se retrouve dans la plupart des zones, comme à Sluck, zone décrite ainsi par les Allemands début 1943 :

« Les bandes ont mis en place une véritable république soviétique ici. Des soviets locaux et des postes de commandement ont été organisés, les hommes âgés de 18 à 40 ans ont été mobilisés. Les habitants n'ont le droit de quitter les villages qu'avec l'autorisation des commandants. Ceux-ci délivrent des laissez-passer tamponnés. Des postes de garde et des patrouilles assurent, y compris à l'intérieur du territoire de la république soviétique, que ces instructions sont exécutées et respectées. »<sup>27</sup>

De capitale en frontière se dessine ainsi l'archipel du mouvement partisan, en une géographie alternative des territoires occupés, dans les « vides » des cartes de l'occupation structurées par le réseau des villes, routes et chemins de fer. Quand un jeune garde partisan exécute un policier à la « frontière » de la brigade de Naumov, Himič s'amuse qu'il « avait agi comme une sorte de garde-frontière – il avait averti qu'ici, on entrait en territoire soviétique ! »<sup>28</sup>

Les partisans comme les agents de Moscou circulent à travers ces territoires, de camp en village partisan, comme ce groupe commandé par V.B. Karpov, envoyé en reconnaissance en Biélorussie occidentale en 1942. Au-delà de « l'ancienne frontière » (celle de 1939), dans des régions où ils ne rencontrent qu'accidentellement des unités éparses de partisans, leur trajet est décrit par référence à la géographie urbaine et administrative soviétique. Le retour se fait « par l'ancien itinéraire : division Le Vieux, brigade Železnjak, brigade Mel'nikov, brigade Korotkin, brigade Marčenko, brigade Romanov, unité Rajcev, brigade Batja et brigade D'jačkov, »<sup>29</sup> et ce jusqu'aux portes de Suraž. La géographie d'avant-guerre a perdu son sens. A l'arrivée à la frontière d'une brigade, les « voyageurs » sont accueillis par des sentinelles, contrôlés, conduits à la frontière suivante, munis de laissez-passer. Ces documents n'ont que la valeur que les partisans veulent bien accorder à l'autorité qui les a émis. Prudnikov, par exemple, se plaint de ce que le 1<sup>er</sup> mars 1943, six de ses hommes, revenant d'une mission, ont été arrêtés, désarmés et soumis à un brutal interrogatoire par le commandant de la 5<sup>ème</sup> brigade de Kalinin, qui n'a pas accordé crédit à leur attestation.<sup>30</sup> L'efficacité de ce contrôle des

---

<sup>27</sup> BA R 70 (SU) /14, p.4

<sup>28</sup> CDAGOU f.66, op.1, d.46

<sup>29</sup> NARB f.1450, op.4, d.60, p.35.

<sup>30</sup> RGASPI f.69, op.1, d.748, p.82.

frontières par les partisans est au demeurant prouvée par le succès indéniable de certaines brigades dans leur lutte contre les espions allemands. En mai 1943, les Allemands notent à propos de la zone de Rossony, à la frontière biélorusso-lettonne, que « des informations plus précises sur l'intérieur de la zone ne sont pas disponibles » car il leur est impossible de la pénétrer ; les seules données dont ils disposent proviennent de la reconnaissance aérienne.<sup>31</sup> En février 1944, ils avouent aussi n'avoir aucune information sur une zone de partisans dans la région de Bobrujsk parce que « l'infiltration, plusieurs fois tentée, d'agents dans cette zone a échoué dès la ligne de sécurité extérieure des bandes ici rassemblées ».<sup>32</sup>

Malgré la saillie de Himič ces zones de partisans dessinent moins un « territoire soviétique » homogène qu'un archipel de fiefs quasi souverains et souvent en conflit. C'est pour interdire les passages et pillages de partisans rivaux, non des Allemands, que la brigade *Železnjak* a fermé la frontière vers la Biélorussie occidentale et organisé des unités d'auto-défense dans les villages. Dans la région de Minsk (district de Červen), un conflit permanent oppose la brigade *Première de Minsk à Pour la Patrie* (Flegontov)<sup>33</sup>, ou encore les brigades *Destruction* et *Pour la Biélorussie soviétique* à la brigade *Ščoc* cette dernière n'hésitant pas à « envoyer des hommes armés en mission dans les villages des zones » de ses rivales. La situation dégénère jusqu'à ce que le 4 avril 1944, quatre partisans de la brigade *Ščoc* soient tués dans une fusillade, après avoir été surpris par une patrouille des deux autres unités dans un village leur appartenant.<sup>34</sup> A l'intérieur de leurs frontières, les partisans exercent un plein contrôle de leur « république », se considérant comme souverains, choisissant ou non de reconnaître l'autorité des brigades voisines : ils se comportent en véritables seigneurs de guerre, non comme membres d'un mouvement, d'un territoire ou d'une administration soviétiques unifiés.

---

<sup>31</sup> BA-MA RH-21-3 / 469, p.34.

<sup>32</sup> BA-MA RH-20-2 / 772, p.19 ; cf. BA-MA RH 26-221 / 50, sur la difficulté croissante de maintenir un réseau d'agents en territoire partisan dans la région de Gomel' (rapport sur le mois d'avril 1943, 6 mai 1943, Sicherungsdivision 221)

<sup>33</sup> NARB f.1405, op.1, d.1194, p.51.

<sup>34</sup> NARB f.1405, op.1, d.1301, p.125.